

Sidoine Apollinaire et la poésie épigraphique

Étienne Wolff (Université Paris Ouest Nanterre La Défense)

Abstract Sidonius Apollinaris likes to introduce in his correspondence poems of his own composition. Often we can define these epigrams as worldly. But it also happens that they are inscriptions. There are seven letters including inscriptions: 2, 8, the epitaph of a lady Philomathia; 2, 10, a *titulus* for the apse of the church of Lyon; 3, 12, the epitaph of the grandfather of Sidonius; 4, 8, a poem to be engraved on a vase-shaped shell; 4, 11, the epitaph of Claudianus Mamertus; 4, 18, a *titulus* to be engraved on the walls of the basilica of Tours; 7, 17, the epitaph of St. Abraham. Therefore we have two distinct categories: epitaphs and *tituli* for religious items or buildings. The paper elaborates on how these compositions are presented and what their content is about – and, finally, one wonders if they were actually burned.

Keywords Sidonius Apollinaris, Letters, Poems, Inscriptions, Epitaphs.

Sidoine Apollinaire est, on le sait, l'auteur d'un recueil de vingt-quatre poèmes en deux parties et d'une correspondance en neuf livres. Mais il a partiellement brouillé les cadres génériques: d'abord il recourt dans ses lettres à une prose recherchée et poétique; ensuite il insère dans son recueil poétique des passages en prose (*Poèmes* 14 et 22), et inversement dans ses lettres des poèmes qui peuvent y occuper une place importante (il parle alors de *litterae bimetrae*, 9, 15, 1). En effet, en plus des citations des poètes classiques, il aime introduire dans sa correspondance des pièces en vers de sa composition. Il s'agit souvent d'épigrammes qu'on peut qualifier de mondaines. Mais il arrive aussi que ce soit des inscriptions. Il rejoint alors les auteurs de l'Antiquité tardive qui se sont souciés de la diffusion de leurs inscriptions en vers en les reprenant dans leurs œuvres publiées.¹

On trouve des inscriptions dans sept lettres, qui contiennent respectivement: 2, 8, l'épithaphe d'une dame Philomathia; 2, 10, un *titulus* pour l'abside de l'église de Lyon; 3, 12, l'épithaphe du grand-père de Sidoine; 4, 8, un poème à graver sur un vase en forme de coquille; 4, 11, l'épithaphe de Claudien Mamert; 4, 18, un *titulus* pour être gravé sur les murs de la

1 Ainsi Paul. Nol., *epist.*, 32, inscriptions pour les basiliques de Nole et de Fundi (voir Herbert de la Portbarré-Viard 2006); Prud., *perist.*, 8, et Ennod., *carm.*, 2, 20, tous deux une inscription pour un baptistère. Ajoutons qu'Ausone place l'*Epicedion in patrem* dans le recueil de ses œuvres quoiqu'il ait inscrit les vers, affirme-t-il, au bas d'un portrait de son père (*imagini ipsius hi uersus subscripti sunt neque minus in opusculorum meorum seriem relati: epiced., praef.*, p. 17 Green²).

basilique de Tours; 7, 17, l'épithaphe de saint Abraham. Il y a donc deux catégories bien distinctes: les épithaphe et les *tituli* destinés à des objets ou des édifices religieux. On étudiera comment ces compositions sont présentées et quel en est le contenu.

La lettre 2, 8 date de la fin de l'année 469 (Mascoli 2003). Sidoine est déjà entré dans les ordres ou il est sur le point de le faire.² Il s'adresse à Desideratus, à qui il apprend le décès de Philomathia et qu'il invite à venir rapidement présenter ses condoléances. La lettre se compose d'une partie narrative en prose, où Sidoine annonce à son destinataire le décès de Philomathia et lui raconte brièvement la cérémonie funéraire à l'issue de laquelle le père de la défunte l'a invité à composer un chant funèbre (*neniam funebrem*, 2, 8, 2), ce qu'il a fait aussitôt dans le feu de la douleur (*planctu prope calente*, 2, 8, 2). Vient ensuite le poème en question. Une brève conclusion clôt la lettre.

Le poème redouble, complète ou exprime sous une autre forme l'éloge de Philomathia qui a déjà été fait dans la première partie en prose. Il est constitué de 15 hendécasyllabes phalécien. L'emploi de ce vers appelle plusieurs remarques. C'est seulement à son accession à l'épiscopat, à la fin de l'année 470, que Sidoine s'est engagé à renoncer à la pratique de la poésie, incompatible avec son nouveau statut, ou du moins à n'écrire des vers que sur des sujets religieux. Il a globalement tenu parole,³ tout en continuant à s'intéresser aux problèmes littéraires (voir par exemple 9, 14, de 477). Notre épithaphe est antérieure à cette date de 470, et de toute façon ne peut être considérée comme frivole. Sidoine précise (*non per elegos sed per hendecasyllabos*, 2, 8, 2) que la forme métrique utilisée ne sera pas le distique élégiaque, mais l'hendécasyllabe phalécien. Il souligne par là qu'il s'écarte de l'usage. De fait le distique élégiaque était habituel pour la poésie funéraire épigraphique (il est majoritaire dans les *CLE*), tandis que l'hendécasyllabe phalécien, rare dans les épithaphe métriques, est plutôt associé à la poésie légère, au *lusus* (cf. 9, 15, 1 et 9, 16, 3, vers 37-38). Ce vers lui était familier, il le déclare en 2, 10, 3 et en 9, 13, 1, vers 1-3: il l'utilise dans cette lettre 2, 10 pour l'inscription destinée à l'abside de la cathédrale de Lyon, en 3, 12 pour l'épithaphe de son grand-père et en 4, 11 pour celle de Claudien Mamert, en 8, 9 pour décrire la cour du roi Euric, et souvent dans les poèmes qui forment, après les panégyriques, la seconde partie de son

2 Même si nous n'en avons aucune trace, Sidoine a dû entrer dans le clergé avant de devenir évêque, le cas d'Ambroise, porté à l'épiscopat alors qu'il était laïc et même pas encore baptisé, étant exceptionnel.

3 Voir Sidon., 8, 4, 3; 9, 12; 9, 13; 9, 16, 3, vers 41-84; et Amherdt 2001, pp. 20-21.

recueil poétique (Amherdt 2001, p. 284). Il n'est pas exclu que Sidoine ait subi ici l'influence de Martial (voir plus bas), chez qui l'hendécasyllabe phalécien est le deuxième vers par ordre de fréquence. En tout cas, cet emploi de l'hendécasyllabe pour des sujets sérieux illustre la polyvalence qu'acquièrent les vers dans l'Antiquité tardive, où le lien entre genre littéraire et schéma métrique déterminé s'affaiblit. Et si le rédacteur de l'épithaphe de Sidoine (*CLE*, 1516), qui était sans doute un de ses proches, a choisi ce vers, c'est très vraisemblablement parce qu'il savait que Sidoine l'aimait (Cugusi 1985, pp. 111-113).

Les formules *neniam funebrem... marmori incisam... dictaui et sufficit saxo carmen saxum contineri* (2, 8, 2) suggèrent que le texte a effectivement été gravé. De même, dans la lettre 3, 12, 5, Sidoine demande à son ami Secundus de surveiller avec attention le lapicide chargé de graver l'inscription de son grand-père, pour éviter qu'il ne commette des fautes. Il ne s'agirait donc pas d'épigrammes funéraires qui se liront seulement dans un livre. Quoi qu'il en soit, Sidoine se propose par ailleurs d'adjoindre ce texte aux autres rouleaux de ses épigrammes (*ceteris epigrammatum meorum uoluminibus*, 2, 8, 2),⁴ c'est-à-dire de ses petits poèmes (*Poèmes* 9-24); mais la chose en réalité n'a pas été faite, sans qu'on puisse en connaître la raison.⁵

L'épithaphe loue Philomathia de manière assez traditionnelle: elle a les qualités d'une mère de famille vertueuse de son milieu. Cependant certaines notations sont plus originales. D'abord Philomathia unissait des caractéristiques ordinairement incompatibles, la réserve et la liberté dans le comportement (*seuera, dulcis, | ... | libertas grauis et pudor factus*, 2, 8, 3, vers 6 et 11); elle était donc une sorte d'oxymore vivant; en même temps cette capacité à combiner les contraires la rendait particulièrement apte au mariage, qui peut unir des époux de tempérament opposé. Ensuite la douleur ressentie devant son décès s'élargit des proches à toute la ville (*flentis patriae*, 2, 8, 3, vers 3), parce que la défunte appartenait à une famille de rang élevé. Enfin le mode de discours de l'épithaphe est intéressant: le narrateur, qui représente la communauté (*dolemus*, 2, 8, 3, vers 13), s'y adresse à la morte à la deuxième personne.

4 Le terme *epigramma* dans l'Antiquité tardive peut désigner toute production poétique mineure et couvrir des poèmes d'une certaine ampleur, voir Condorelli 2008, pp. 157-158; Mondin 2008, pp. 467 ss.

5 Aucun poème des lettres ne figure dans le recueil poétique de 24 pièces tel qu'il nous a été transmis. La date de publication définitive de celui-ci (après, certainement, des éditions partielles) est discutée. On dit généralement 469, entre la préfecture de Rome de Sidoine et son entrée dans les ordres, mais sans autre argument que la vraisemblance. Voir Amherdt 2001, pp. 22-23; Hernández Lobato 2006. Il est donc impossible de situer cette lettre par rapport à la publication des pièces de circonstances et de l'ensemble du recueil.

La lettre 3, 12 (Henke 2012), qui doit dater de 469 (Loyen 1970, t. 2, p. 250) et est adressée à Secundus, neveu de l'auteur, raconte comment Sidoine intervient in extremis pour empêcher que la tombe de son grand-père, dont le tertre n'était plus visible, ne soit profanée par les croque-morts; elle se trouvait dans un cimetière suburbain de Lyon. Afin d'éviter qu'un tel risque ne se reproduise, Sidoine décide de redresser le tertre et de le faire recouvrir d'une plaque de marbre poli avec une inscription (*quam leuigata pagina tegat*, 3, 12, 4).⁶ Il charge Secundus, qui était Lyonnais, de l'exécution de cette tâche. L'épithaphe, qu'il consacre en son propre nom (*haud indignus auo nepos dicaui*, 3, 12, 5, vers 2) et prétend bien indigne des qualités de son grand-père (*noui quidem auctoris nostri non respondere doctrinae epitaphii qualitatem*, 3, 12, 6), retrace en 20 hendécasyllabes phaléciens la carrière d'Apollinaris: il fut préfet du prétoire des Gaules, mais surtout pour mérite d'avoir été le premier de sa lignée à se convertir au christianisme. L'ensemble cache mal la gêne qu'une épithaphe en son honneur n'ait pas été composée plus tôt: le poème est qualifié de *serum post patruos patremque*⁷ *carmen* (3, 12, 5, vers 1); et dans la conclusion de la lettre Sidoine rappelle cavalièrement et sans craindre une telle comparaison que de nombreuses années se sont écoulées avant qu'Alexandre le Grand et César ne rendent des honneurs à leurs ancêtres respectifs Achille et Hector (3, 12, 6).

La lettre 4, 11, qui date sans doute de la fin de l'année 471 (Loyen 1970, t. 2, p. 252; Amherdt 2001, pp. 279-280) et est adressée à un cousin de Claudien Mamert, a une structure un peu analogue à celle de 2, 8. Elle fait d'abord hyperboliquement, en prose, l'éloge de Claudien Mamert, récemment disparu. Prêtre, il remplissait auprès de son frère Mamert, évêque de Vienne, les fonctions de coadjuteur. En même temps, c'était un philosophe au service de la foi, et Sidoine a loué abondamment son *De statu animae* en 4, 3 et 5, 2. Ainsi que l'a souligné D. Amherdt (2001, pp. 280-282), c'est un modèle que Sidoine présente à ses lecteurs: Claudien Mamert est le modèle du lettré chrétien qui met ses qualités intellectuelles et administratives au service de la société et de la religion. Comme il était absent aux funérailles, Sidoine a composé un chant funèbre (*neniam*, 4, 11, 6) sur son tombeau, dès qu'il a pu se rendre à Vienne (*super... ossa conscripsi*, 4, 11, 7); on retrouve ici le lieu commun

6 Le terme *pagina* désigne une plaque portant une inscription, voir *ThLL*, 10¹, p. 87, 12-15 et p. 91, 6-9.

7 L'expression allitérative *post patruos patremque* fait difficulté, voir Loyen 1970, t. II, p. 224. Certains considèrent que les oncles et le père de Sidoine étaient morts au moment de la lettre, A. Loyen comprend qu'ils avaient aussi consacré un poème à leur père. Nous pensons au contraire que le texte indique qu'ils n'avaient rien fait.

de la rapidité d'écriture qu'on avait déjà pour l'épithaphe de Philomathia. Sidoine ajoute qu'il a eu de la difficulté (*propemodum laboriose*, 4, 11, 6), ayant perdu l'habitude d'écrire. Malgré l'emploi du verbe *dictare* (*dictandi desuetudo*, 4, 11, 6), qui renvoie plutôt à l'écriture en prose,⁸ Sidoine fait ici allusion à son renoncement à la poésie légère lors de son élévation à l'épiscopat. À la date de la lettre il est évêque, mais l'épithaphe d'un personnage comme Claudien Mamert n'est pas de la poésie légère. La remarque de Sidoine ressortit en réalité au lieu commun de modestie (voir de même 9, 12, 2; 9, 13, 2; 9, 15, 2). En tout cas, c'est un poème de 25 hendécasyllabes phalécien, soigneusement élaboré, qui reprend pour le contenu et la structure la première partie de la lettre (Amherdt 2001, pp. 282-283). En effet dans la partie en prose, les paragraphes 2 et 3 décrivent la culture de Claudien Mamert, tandis que les paragraphes 4 et 5 se concentrent à la fois sur ses vertus chrétiennes, sa charité notamment, et sur l'aide qu'il apporte à son frère; de même dans le poème, il est d'abord question des qualités intellectuelles de Claudien, puis de son travail sacerdotal au service de son frère. Les quatre derniers vers comportent la traditionnelle adresse au passant des épithapes (*amice lector*, 4, 11, 6, vers 22), tout comme l'épithaphe du grand-père de Sidoine interpellait le voyageur (*uiator*, 3, 12, 5, vers 3). Si Sidoine n'affirme pas que ce texte a été réellement gravé, rien ne prouve non plus le contraire.

Enfin la lettre 7, 17, qui date de 477 (Loyen 1970, t. 3, p. 215), est adressée à Volusianus, qui est sans doute moine. Celui-ci avait demandé à Sidoine de se remettre au travail poétique (*diu desides digitos incudibus officinae ueteris imponere*, 7, 17, 1) et d'écrire un chant funèbre (*neniam sepulchralem*, 7, 17, 1), en vers de deuil (*luctuosis carminibus*, 7, 17, 1), c'est-à-dire en distiques élégiaques, en l'honneur de saint Abraham, récemment décédé. Il s'agit d'Abraham d'Auvergne, originaire de Mésopotamie, qui fut persécuté par les Sassanides et finit abbé du monastère de Saint-Cirgues, près de Clermont. Sidoine envoie le poème, tout en le déclarant indigne des vertus du saint (*uiri mores, gesta, uirtutes indignissime meorum uilitate dictorum ponderabuntur*, 7, 17, 2), puis recommande à Volusianus de prendre en charge la discipline du monastère. Comme dans l'épithaphe de Philomathia, le narrateur du poème représente la communauté et s'adresse à la deuxième personne au défunt dont il retrace la vie de manière allusive. Ce système je-tu introduit une relation plus personnelle et affective avec le disparu.

8 Le verbe *dictare* renvoie néanmoins à la composition poétique chez Hor., *epist.*, 2, 1, 110, chez Claud., *carm. min.*, 26, 4 (*Aponus*), et chez Sidoine lui-même (9, 13, 5).

Le poème est fortement symbolique (Gualandri 1993, p. 203). Abraham au cours de son existence va des bords de l'Euphrate à la Gaule, c'est-à-dire d'Orient vers l'Occident, répétant le chemin du patriarche qui allait d'Hâran vers Canaan. Son passage s'accompagne de miracles. Il ne recherche pas les villes, lieux de l'ambition mondaine, mais les retraites écartées. Sa mort est un retour vers sa patrie de naissance, puisque l'Euphrate est selon la Genèse (2, 14) un des quatre fleuves qui arrosaient l'Eden. Au Ciel, il est accueilli par le patriarche.

Sur ces lettres qui contiennent des épitaphes en vers, on peut faire deux remarques. La première, c'est que les poèmes, sauf celui pour Abraham, reproduisent ou répètent en miniature ce qui a été dit précédemment en prose, fournissant un cas intéressant de transposition. La seconde, c'est que Sidoine par ces épitaphes fictives ou réelles cherche d'une part à offrir des modèles à imiter, d'autre part à consolider les valeurs éthiques de l'aristocratie gallo-romaine. Lui qui accordait peu de valeur aux lamentations des faiseurs d'épitaphes (*epitaphistarum neniis*, 1, 9, 7) a su pourtant exploiter le genre.

Venons-en maintenant aux trois lettres qui contiennent des inscriptions destinées à des objets ou à des édifices religieux. Elles ont toutes trois une structure analogue (Fernández López 1994, pp. 51-53).

Dans la première, 2, 10, datée de 469 ou du début de 470⁹ et adressée à Hesperius, un jeune rhéteur, Sidoine répond à une demande de son destinataire. Celui-ci souhaitait recevoir les vers que Sidoine avait pu écrire depuis leur séparation. Sidoine lui envoie le poème qu'il a composé à la hâte (*tumultuarium carmen*, 2, 10, 3; toujours le lieu commun de la rapidité d'écriture), à la demande de l'évêque Patiens, pour la basilique que celui-ci vient de faire ériger à Lyon (sans doute sous l'emplacement de l'actuelle cathédrale Saint-Jean) (Santelia 2007, p. 320 et note 38). Le poème de Sidoine est composé de 30 hendécasyllabes phalécien, un vers dont il dit qu'il lui est encore très familier (*trochaeis triplicibus adhuc¹⁰ mihi... perfamiliaribus*, 2, 10, 3); il prendra place dans l'abside, entre les pièces en hexamètres de Constantius et Secundinus. Plus encore que dans les autres lettres présentant un poème, Sidoine pratique l'auto-dénigrement et insiste sur la médiocrité de ses vers, qui seront éclipsés par la beauté des deux autres poèmes (2, 10, 3-4). En réalité, Sidoine cherche à

9 Voir Loyer 1970, t. 2, p. 247. Cette lettre a été étudiée par Santelia 2007, par Hernández Lobato 2010 et par Hecquet-Noti 2013.

10 L'adverbe *adhuc* implique que Sidoine a renoncé récemment à ce type de poésie. Il faut donc soit descendre la date de la lettre, soit considérer que Sidoine a renoncé à la poésie légère non à son accession à l'épiscopat (fin 470), mais à son entrée dans la cléricature (fin 469 ou début 470).

dissimuler son orgueil et sa satisfaction que son propre poème jouisse de la place centrale, et il le fait d'autant plus que Constantius et Secundinus lui sont bien connus (Santelia 2007, p. 306 note 10): il a dédié à Constantius son premier recueil de lettres (1, 1), et a loué la production poétique de Secundinus (5, 8). Contrairement à ce qui se passe pour l'église de Tours (4, 18), ici la description, entourée d'un prologue qui introduit dans le monument (vers 1-4) et d'une conclusion à sa gloire (vers 28-30), est assez détaillée. Elle se focalise sur certains aspects: deux thématiques la structurent, celle du visuel (lumière, couleurs) et celle de l'auditif (bruits, chant) (Hernández Lobato 2010, pp. 301, 303-304, 306). On a la position de l'église (vers 5-7), sa lumière intérieure (vers 8-10), ses décorations polychromes (vers 11-15), sa forme (vers 16-21), les bruits qui l'entourent du côté de la route à l'ouest et du côté de la Saône à l'est (vers 22-27). L'édifice, ainsi placé au centre de la vie quotidienne, témoigne de l'activité et du zèle de l'évêque Patiens, que Sidoine loue longuement dans une autre lettre (6, 12).

L'interprétation habituelle de la dernière partie du texte (W.B. Anderson, A. Loyen, S. Santelia, J. Hernández Lobato)¹¹ est que la route retentit du bruit des voyageurs et des chariots qui tournent (*sese... reflectit*, 2, 10, 4, vers 23) au niveau de l'édifice, tandis que la Saône fait entendre le chant que les haleurs, en passant là, élèvent vers le Christ. Mais on voit mal pourquoi il y aurait une telle opposition entre les voyageurs à pied, à cheval ou en chariot d'une part, et les haleurs ou rameurs d'autre part, et pourquoi les premiers doivent tourner devant l'édifice. On se demande aussi en quoi le bruit des passants et des voitures ajoute à la grandeur de l'édifice: il en trouble plutôt la sérénité et fait obstacle à la méditation. Il est évident que le sens est autre. En réalité, les voyageurs et les conducteurs de chariots se tournent (*sese... reflectit*) pour admirer l'édifice; et si les rives répondent alléluia au chant des haleurs (*responsantibus alleluia ripis*, 2, 10, 4, vers 26), c'est parce que voyageurs et conducteurs de chariots entonnent eux aussi ce chant de louange et d'allégresse devant la nouvelle église. Du reste, l'invitation finale (*sic psallite, nauta uel uiator*, 2, 10, 4, vers 28) associe clairement dans le chant les deux catégories de ceux qui voyagent par la terre et de ceux qui voyagent par le fleuve. Seule une traduction française du XIXe siècle avait compris le passage: «C'est vers le temple que se retourne le piéton, le cavalier, et celui qui dirige un chariot bruyant» (Grégoire, Collombet 1836, t. 1, p. 175-176).

11 Anderson 1936, t. 1, p. 467 («turn around»); Loyen 1970, t. 2, p. 70 («qui prennent le tournant»); Santelia 2007, p. 308 («chi... prende la strada»); Hernández Lobato 2010, p. 306 («al tomar la curva»). Curieusement Bellès 1997-1999, t. 1, p. 225, donne à *reflectit* le sens de «retentir» («ressona la veu»).

La deuxième lettre, 4, 8, date de 466 ou 467.¹² Un certain Evodius, pour obtenir la faveur du roi Euric, a souhaité offrir à la reine Ragnahilde un vase en forme de coquille sur lequel seront gravés douze vers. Ne pouvant apparemment composer le poème lui-même, il en a chargé Sidoine. Celui-ci, après avoir souligné qu'il avait disposé de circonstances peu propices à l'écriture, propose son poème, en distiques élégiaques, et demande à Evodius de ne pas divulguer qu'il est l'auteur de ces bagatelles. La nature de cette pièce de commande invite Sidoine à comparer le travail de l'artisan à celui de l'écrivain, et à faire revivre une série de métaphores traditionnelles sur la création poétique. Le poème, inspiré de Claudien (*Carmina minora*, 45, en l'honneur de Serena) est un bon exemple de poésie de cour (Amherdt 2001, pp. 227-228). Le vase l'emporte sur la conque qui transporte Vénus, ce qui ne l'empêche pas d'être peu de chose par rapport à la grandeur de la destinataire. Et la splendeur de l'argent qui le décore est inférieure à celle du visage de la reine. Mais Sidoine glisse peut-être une pointe (Gualandri 1993, p. 203): alors que Claudien louait Serena en tant que *docta* (*Carmina minora*, 45, 3), Sidoine souligne (pas dans le poème, bien sûr, mais dans la conclusion de la lettre, 4, 8, 5) l'absence de culture des Wisigoths.

La troisième lettre, 4, 18, date de 467 et en tout cas d'avant 469-470 (Loyen 1970, t. 2, pp. 253-254; Amherdt 2001, pp. 397-398). Sidoine y envoie à un certain Lucontius un poème que l'évêque de Tours, Perpetuus, lui a demandé de rédiger sur la nouvelle basilique de Saint-Martin et qui sera gravé sur les murs de l'église (dédiée vraisemblablement en 471). Le poème, en distiques élégiaques, décrit l'édifice de manière vague (en effet Sidoine ne l'a pas vu, cf. *ut ferunt*, 4, 18, 4), tout en faisant l'éloge du constructeur. Il oppose la mesquinerie de la chapelle ancienne (*plebeio... cultu*, 4, 18, 5, vers 3) à la magnifique apparence de la basilique actuelle, et finit en exprimant un souhait de perpétuité pour la construction de Perpetuus. Le premier mot en est *Martini* et le dernier *Perpetui*, mais il est beaucoup plus question du second que du premier. Sidoine recourt peu au vocabulaire chrétien: ainsi la basilique n'est jamais appelée *ecclesia*, mais *tecta*, *aedes*, *templum*, *culmina* (4, 18, 5, respectivement vers 10, 12, 16, 20). Et il est fort éloigné de la simplicité évangélique et de l'humble dépouillement de Martin, exaltant au contraire le statut social de Perpetuus. Cependant, il approuve celui-ci de dépasser par une telle construction les controverses et l'hostilité

¹² Voir Loyen 1970, t. 2, p. 252; Amherdt 2001, pp. 223-224. Cette lettre a été étudiée par Zarini 2002. On verra aussi Pietri 1983, pp. 372-374 et 507-508.

que l'évangélisme radical de Martin avait suscitées, et auxquelles font discrètement allusion les vers 8 et 17 (Zarini 2002, pp. 260-261). Comme il le faisait déjà pour son poème sur la basilique de Lyon (2, 10), Sidoine déprécie sa composition: ses vers grossiers (*epigrammatis istius foeditas*, 4, 18, 5) risquent d'enlaidir l'église, toute ornée des présents que les fidèles ont offerts. Comme en 2, 10, il s'agit d'une littérature qui reflète les goûts de l'élite chrétienne cultivée et ne peut guère toucher un public illettré ou même moins cultivé; Sidoine reste un aristocrate. Et comme en 2, 10 encore, la lettre offre un curieux contraste entre le badinage littéraire convenu de la partie en prose et le caractère idéologico-religieux du poème.

Le poème de Sidoine nous est transmis aussi par la sylloge dite du *Martinellus*, recueil épigraphique datant de 470 environ et qui contient notamment une série de textes destinés à la basilique de Tours, où ils devaient dessiner une sorte d'itinéraire spirituel.¹³ La sylloge nous dit que le texte de Sidoine figurait dans l'abside (Pietri 1983, p. 810) et confirme donc son caractère authentiquement épigraphique.

Tous les poèmes dont nous avons parlé (sauf celui sur le grand-père de Sidoine) ont en commun d'avoir prétendument été écrits sur l'ordre d'autrui, et à chaque fois Sidoine rabaisse sa performance poétique (Amherdt 2001, pp. 225, 398-401 et 407-408). En réalité la lettre sous la fausse modestie sert à mettre en valeur le poème. Et même lorsque Sidoine est devenu évêque, la part du propos mondain et littéraire (par exemple en 4, 18, les reproches au destinataire pour son absence) reste importante.

L'élaboration littéraire n'est pas moindre dans la forme des poèmes, composés en un style précieux et raffiné. Parmi les procédés les plus notables, signalons: l'emploi d'hapax (*sapphiratus*, 2, 10, 4, vers 14; *inaggeratus*, 3, 12, 5, vers 5; *pistriger*, 4, 8, 5, vers 1) et de mots très rares (*paludicola*, 7, 17, 2, vers 19, voir *ThlL*, 10¹, 170, 60-63; *comperegrinus*, 7, 17, 2, vers 28, voir *ThlL*, 3, 2050, 46-50); l'oxymore (à propos de Philomathia, 2, 8); les allitérations (notamment sous la forme de vers dont plusieurs mots commencent par la même consonne, ainsi *et casa, cui culmo culmina pressa forent*, 7, 17, 2, vers 22) et paronomases (*pontificis patrisque... /...Patientis*, 2, 10, 4, vers 1-2;¹⁴ *post patruos patremque; sacris sacrilegis; pares parentes*, respectivement 3, 12, 5, vers 1, 16 et 19);

13 Voir sur cette sylloge Pietri 1983, pp. 798-822, qui donne le texte des inscriptions avec une traduction.

14 Hernández Lobato 2010, p. 302, suggère que le monogramme de l'évêque Patiens devait figurer sur l'église, peut-être associé au P initial de *pontifex*.

les parallélismes avec homéotéleute (*gratia magna uiri, gratia parua loci*, 4, 18, 5, vers 6); les périphrases savantes (*quae lanigero de sue nomen habent*, 7, 17, 2, vers 20, pour *Mediolanum*, dont le nom viendrait de ce qu'on aurait trouvé sur le lieu de fondation de la ville une truie dont la moitié du corps était couverte de laine); les hyperboles (la basilique de Tours l'emporte sur le temple de Salomon, 4, 18, 5, vers 13-16);¹⁵ les jeux de mots (*perpetuo durent culmina Perpetui*, 4, 18, 5, vers 20; on sait que la poésie funéraire épigraphique aime les jeux sur les noms propres); la présence de vers remarquables (ainsi 2, 12, 5, vers 9, composé de deux mots); les réminiscences de Martial.

On insistera davantage sur ce phénomène peu connu (Wolff c.s.). Le vers *exemploque aliis periculoso* (3, 12, 5, vers 11) est calqué sur celui de Martial *exemplo nimium periculoso* (Mart., 1, 27, 6, également un hendécasyllabe). Le vers 17 du poème pour la basilique de Tours (4, 18, 5), un hexamètre, commence par *Liur, abi, mordax*, ce qui est une reprise de Mart., 11, 33, 3 *I nunc, liur edax*, également en début d'hexamètre; le travail d'imitation de Sidoine est subtil: il modifie l'expression ovidienne devenue banale *liur edax* (cf. *ThLL*, 5², 62, 40-44) en *liur mordax*, qui n'a pas de parallèle. Les vers 23-27 du poème en hendécasyllabes phaléciens sur l'église de Lyon (2, 10, 4) se souviennent de Mart., 4, 64, 19-22, une épigramme sur la villa de Julius Martialis au Janicule écrite dans le même mètre: on notera en particulier deux fins de vers identiques (*helciariorum* et *celeuma*); l'imitation est d'autant plus évidente que, selon le *ThLL*, le mot *helcarius* n'est attesté en latin que dans ces deux textes. Le premier vers de l'épithaphe de Claudien Mamert, 4, 11, 6 *Germani decus et dolor Mamerti*, est une réminiscence de Mart., 11, 13, 5 *Romani decus et dolor theatri*, brève épithaphe du mime Pâris également en hendécasyllabes phaléciens; cependant le rapprochement entre Claudien Mamert et Pâris n'est motivé que par le genre du poème (une épithaphe), de même que celui entre l'église de Lyon et la villa de Julius Martialis ne se justifie que par le fait qu'il s'agit dans les deux cas de belles constructions.

Les épithaphe et les *tituli* de Sidoine posent un dernier problème, celui de savoir s'ils ont été réellement gravés. La tendance hypercritique qui a longtemps prévalu à ce sujet est aujourd'hui largement abandonnée.¹⁶ Les épithaphe présentent des ressemblances avec les *carmina epigraphica* tardifs qui ont été conservés. Quant aux *tituli* pour les édifices religieux, ils développent une thématique que l'on retrouve dans les

15 C'est un cliché, comme le rappelle Zarini 2002, p. 259.

16 Voir pour les épigrammes destinées à des sanctuaires Pietri 1988, pp. 138-139.

inscriptions réellement gravées.¹⁷ Il n'y a alors aucune raison de penser que ces textes connus par la tradition manuscrite n'aient pas été gravés. La sylloge du *Martinellus* nous confirme que le poème sur la basilique Saint-Martin l'a été. Il n'y a pas d'incompatibilité entre poème transmis par une œuvre littéraire et poème épigraphique. On sait par Sidoine lui-même que les vers de son poème 19 figuraient dans le *frigidarium* de sa villa d'Avitacus (2, 2, 7).

Abbreviazioni e sigle

CLE = Bücheler, Franz. *Carmina Latina Epigraphica*, vol. 1-2. Lipsiae: in aedibus B.G. Teubneri, 1895-1897 (ed. completata da Lommatzsch, Ernst. *Carmina Latina Epigraphica*, vol. 3, *Supplementum*. Lipsiae: in aedibus B.G. Teubneri, 1926).

ThLL = *Thesaurus linguae Latinae*. Lipsiae: in aedibus B.G. Teubneri, 1900-

Bibliografia

Amherdt, David (2001). *Sidoine Apollinaire. Le quatrième livre de la correspondance: Introduction et commentaire*. Bern: P. Lang.

Anderson, William Blair (1963). *Sidonius, Poems and letters*. 2 vols. Harvard University Press.

Bellès, Joan (1997-1999). *Sidoni Apollinar: Lletres* (introduzione, traduzione e commento). 3 voll. Barcelona: Fundació Bernat Metge.

Condorelli, Silvia (2008). *Il poeta doctus nel V secolo d.C.: Aspetti della poetica di Sidonio Apollinare*. Napoli: Loffredo.

Cugusi, Paolo (1985). *Aspetti letterari dei carmina latina epigraphica*. Bologna: Pàtron.

Fernández López, Maria Concepción (1994). *Sidonio Apolinar, humanista de la Antigüedad tardia: su correspondancia*. Murcia: Univ. de Murcia, Área de Historia Antigua.

Grégoire, J.F; Collombet, François-Zenon (1836). *Œuvres de C. Sollius Apollinaris Sidonius* (traduzione in francese). 3 vols. Paris: M.-P. Ruscand-Lyon, Poussielgue-Ruscand.

Gualandri, Isabella (1993). «Elegi acuti: il distico elegiaco in Sidonio Apollinare». In: Catanzaro, Giuseppe; Santucci, Francesco (a cura

17 Voir pour le texte de Sidoine sur la basilique de Tours Amherdt 2001, pp. 402 et 415.

- di), *La poesia cristiana latina in distici elegiaci. Atti del Convegno internazionale, Assisi 20-22 marzo 1992*. Assisi: Accademia Properziana del Subasio, pp. 191-216.
- Hecquet-Noti, Nicole (2013). «Le temple de Dieu ou la nature symbolisée: La dédicace de la cathédrale de Lyon par Sidoine Apollinaire (Epist., 2, 10)». In: *Le lierre et la statue: La nature et son espace littéraire dans l'épigramme gréco-latine tardive*. Saint-Étienne: Publications de l'Université de Saint-Étienne, pp. 217-231.
- Henke, Rainer (2012). «Der Brief 3,12 des Sidonius Apollinaris an Secundus: Eine Novelle in einer Epistel?». *Hermes*, 140 (1), pp. 121-125.
- Herbert de la Portbarré-Viard, Gaël (2006). *Description monumentale et discours sur l'édification chez Paulin de Nole: le regard et la lumière, epist. 32 et carm. 27 et 28*. Leiden: Brill.
- Hernández Lobato, Jesus (2006). «Estructura interna y articulación semántica del poemario de Sidonio Apolinar». *Acme*, 59, pp. 251-260.
- Hernández Lobato, Jesus (2010). «La écfraisis de la Catedral de Lyon como híbrido intersistémico. Sidonio Apolinar y el Gesamtkunstwerk tardoantiguo». *AntTard*, 18, pp. 297-308.
- Loyen, André (éd.) (1970). *Sidoine Apollinaire: Lettres*, vol. 2-3. Paris: Les Belles Lettres.
- Mascoli, Patrizia (2003). «L'elogio funebre di Filomazia (Sidon. epist. 2,8). Saggio di commento». *InvLuc*, 25, pp. 153-167.
- Mondin, Luca (2008). «La misura epigrammatica nella tarda latinità». In: *Epigramma longum. Da Marziale alla tarda antichità*. Cassino: Università degli Studi di Cassino, t. 2, pp. 397-494.
- Pietri, Luce (1983). *La ville de Tours du IV^e au VI^e siècle: naissance d'une cité chrétienne*. Rome: Ecole Française de Rome.
- Pietri, Luce (1988). «Pagina in pariete reserata: épigraphie et architecture religieuse». In: Donati, Angela (a cura di) *La terza età dell'epigrafia, Colloquio AIEGL-Borghesi 86: Bologna, ottobre 1986*. Faenza: Elli Lega, pp. 137-157.
- Santelia, Stefania (2007). «Sidonio Apollinare autore di una epigrafe per l'ecclesia di Lione: epist. 2, 10, 4 (= Le Blant ICG 54)». *VetChr*, 44, pp. 305-321.
- Wolff, Étienne c.s. *Sidoine Apollinaire lecteur de Martial*. c.s.
- Zarini, Vincent (2002). «A la plus grande gloire de Martin ? Deux épigrammata de la basilique de Tours au V^eme siècle». In: *L'épigramme de l'Antiquité au XVII^e siècle ou Du ciseau à la pointe*. Nancy: Association pour la Diffusion de la Recherche sur l'Antiquité (ADRA), pp. 247-262.